



Une analyse du discours contre-hégémonique. Intersectionnalité critique et pluriversalité décoloniale

Marie-Anne Paveau

DANS **LANGAGE ET SOCIÉTÉ** 2023/1 (N° 178), PAGES 161 À 190

ÉDITIONS **ÉDITIONS DE LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME**

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735129232

DOI 10.3917/ls.178.0149

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-langage-et-societe-2023-1-page-161.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Une analyse du discours contre-hégémonique. Intersectionnalité critique et pluriversalité décoloniale

Marie-Anne Paveau

Université Sorbonne Paris Nord
Pléiade (UR 7338)
ma.paveau@orange.fr

Ange-Marie Hancock [...] raconte son étonnement durant un colloque alors qu'elle se surprend à entendre une collègue citer Foucault plutôt que Hill Collins s'agissant du concept de matrice de domination. Alors qu'elle lui fait part de son sentiment, cette collègue se justifie en affirmant qu'« elle préfère Foucault ». Pour parodier cette dame, et pour le dire d'une manière un peu provocatrice, ce livre repose aussi sur le principe que, toutes choses égales par ailleurs, non, on n'a *pas le droit* de « préférer Foucault » (Soumaya Mestiri, *Élucider l'intersectionnalité. Les raisons du féminisme noir*).

Les notions d'intersectionnalité et de décolonialité sont actuellement mobilisées en France dans les sciences humaines et sociales comme dans les débats et polémiques médiatiques. Leur disponibilité sociale, politique et militante en ont fait des points de crispation importants à l'université, dans les médias, et jusqu'aux ministères dont dépend l'enseignement secondaire et supérieur français. Les publications françaises sur l'intersectionnalité, déjà nombreuses depuis les années 2010, se multiplient, et il est notable que trois ouvrages de synthèse aient paru récemment : une mise au point grand public (Lépinard & Mazouz 2021), un collectif en édition de poche (Boussahba, Delanoë & Bakshi

2021) et la traduction du classique de Bilge¹ et Collins (Bilge & Collins 2022). La notion de décolonialité, moins saisie en France, manifeste cependant sa vitalité du côté du féminisme décolonial (Vergès 2019; Mestiri 2020), des journées d'étude et séminaires (« Séminaire sur les approches postcoloniales » organisé par Kleiche-Dray et Ramel depuis 2019 ou sur les « Perspectives décoloniales d'Abya Yala » tenu en 2021 par Kleiche-Dray et Quiroz), ou des numéros de revue (*Possibles* en 2019, *Multitudes* en 2021)².

Dans cette activité scientifique et polémique, la linguistique et particulièrement l'analyse du discours (AD) sont encore absentes, les linguistiques sociales, qui ont récemment intégré la notion de genre (Chetcuti & Greco dir. 2012; Greco 2014 dir., 2015 dir.; Marignier 2016, 2020; Husson 2018a et b; Paveau 2018), n'ayant pas encore inscrit ces deux courants/notions à leur agenda épistémologique et théorique. Je voudrais montrer ici que l'intersectionnalité et la décolonialité sont pourtant riches d'apports possibles à la théorie du discours : elles sont au cœur de paradigmes de recherche qui la concernent directement et qui peuvent contribuer à son dynamisme théorique, si elle se décentre de ses références théoriques hégémoniques et décloisonne ses procédures méthodologiques.

Mon entreprise est modeste, et se limite ici à poser des bases de réflexion et à donner des exemples de notions à retravailler ou à élaborer, qui intégreraient ces deux dimensions. Ce faisant, je poursuis le travail épistémologique mené depuis *Les prédiscours* en 2006, en ce qui concerne la question de la réalité et des environnements matériels (Paveau 2012, 2017), et plus largement la déconstruction des dualismes et l'élaboration d'une postlinguistique appuyée sur une situation empirique forte des discours et savoirs des sujets et de leurs analystes (Paveau 2019). Je prolonge également mon questionnement épistémologique sur le genre en AD en France (Paveau 2018), en m'inscrivant dans la discussion ouverte par Marignier à partir de la notion d'agency (Marignier 2020). Mon objectif est aussi de renforcer la dimension émancipatrice de l'AD en la considérant comme une pratique scientifique contre-hégémonique.

1. Dans cet article je mentionne les chercheuses par leur seul nom de famille, par souci d'égalité par rapport aux références de forme [auteur-date]. Je reviens sur cette question en 2.3. Mon texte est écrit au féminin générique : la forme dite non marquée est au féminin et une forme au masculin signale un référent masculin.

2. Un colloque dédié aux études décoloniales a eu lieu en 2015 à Lyon 2, « Colloque d'études "décoloniales" : déplacements épistémologiques du pouvoir, de l'être et des savoirs », dont le statut encore confidentiel est marqué par les guillemets sur le terme.

Dans un premier temps, je situe la manière dont je mobilise les notions d'intersectionnalité et de décolonialité, en montrant ce qu'elles permettent à l'AD de *faire*, théoriquement et méthodologiquement, de plus, de nouveau et d'émancipateur. Je décris ensuite les contours de ce qui serait une épistémologie alternative, reposant sur le décentrement des savoirs, méthodes et technologies intellectuelles du champ. Je propose enfin la notion de colonialité du discours, qui permettrait de retravailler les questions de la dénomination et de la subjectivité.

1. Situations. « Préférer Crenshaw »

Je souscris à la remarque de Mestiri en exergue : les théoriciens hégémoniques, comme Foucault dans l'ensemble des sciences sociales, mais également, avec Pêcheux et Bakhtine, en AD, ne peuvent pas et même, *ne doivent* pas être mobilisés sur des propositions auxquelles ils sont étrangers sur les plans théorique, politique ou expérientiel. Cela veut dire que la valeur générale de ces théories, et leur haut degré d'applicabilité sur toute réalité empirique quelle que soit sa situation spatiale ou temporelle, est contestable, car ils sont le produit de l'imposition de normes de savoir occidentales, blanches et souvent masculines, à partir d'un pouvoir de nature politique et non du seul critère de validité scientifique. Pour les questions liées à l'intersectionnalité, à l'oppression de genre et de race, au statut minoritaire, à la marginalité, à la colonialité, il me semble donc qu'il faut « préférer Crenshaw »³, c'est-à-dire les théoriciennes à l'origine de ces notions et travaillant dans les épistémès qui les accueillent, plutôt que reprendre les théoriciens hégémoniques au prisme d'une épistémè qui n'est pas la leur. Comme le dit Lorde dans une maxime désormais classique, « les outils du maître ne détruiront jamais la maison du maître »⁴, principe d'autant plus applicable dans le cadre de travaux qui portent sur le pouvoir et la domination. L'aspect radical de cette position épistémologique est plutôt heuristique et sert surtout de garde-fou pour éviter un applicationnisme scientifiquement naïf (faire fonctionner des outils inadaptés à l'objet traité) et politiquement contestable (reconduire à l'infini les hégémonies).

3. J'utilise ici le nom *Crenshaw* comme un prototype et non comme une référence singulière, parce que la doxa lui associe l'invention de l'intersectionnalité; on verra que cette généalogie est désormais contestée.

4. « (For) the master's tools will never dismantle the master's house ». Audre Lorde fait cette remarque lors d'une conférence organisée à New York en 1979 autour du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir (Lorde 2003).

Je pars donc du principe que la recherche en linguistique implique de *construire* des épistémès, des dispositifs théoriques et des méthodologies d'analyse à partir des milieux où les chercheur·e·s évoluent, *milieux* étant entendu au sens écologique de situations selon toutes les dimensions de la vie humaine (classe, genre, sexualité, race, santé, âge). *Construire*, et non *hériter* ou *appliquer*, ce qui n'empêche pas les inscriptions consenties ou critiques dans les travaux existants, qui garantissent la nécessaire cumulativité de la recherche. Ce principe vaut aussi, et surtout, pour les locutrices de nos corpus, qui élaborent elles aussi leurs discours et leurs « façons de parler » et de faire selon leurs milieux de vie et de socialisation, que nous devons intégrer pleinement dans notre travail, et non repousser dans le décor de « l'extralinguistique » ou des « extérieurs du discours », j'y reviens plus loin.

J'explique maintenant ce que veut dire exactement « préférer Crenshaw », et quelle est ma version de l'intersectionnalité.

1.1. Les quatre temps de l'intersectionnalité

L'histoire intellectuelle de l'intersectionnalité est désormais faite et l'on se reportera à Bacchetta 2015 pour une description informée de ses différentes versions, Nash 2019 pour le détail de sa généalogie chez les chercheuses et intellectuelles noires depuis le XIX^e siècle et Quemener 2020 pour un résumé de ses origines et de son évolution. Pour aller vite, on distingue quatre versions de l'intersectionnalité.

Les premières propositions états-uniennes articulant genre et race émergent dès le discours de la militante abolitionniste et féministe Truth en 1851 (« Ain't I a Woman? ») et s'inscrivent dans l'ouvrage de l'enseignante et militante Cooper, *A Voice from the South* publié en 1892 (Cooper 1990). Du Bois pose dès le début du XX^e siècle la question des oppressions croisées (Du Bois 1903, 1920). Dans les années 1960, la notion de « *double jeopardy* » (le « double fardeau »⁵ d'être femme et noire) proposée par Beal en 1969, et reprise en « *multiple jeopardy* »⁶ par King en 1988, constituent déjà des formulations de l'intersectionnalité (Beal 1969; King 1988).

5. J'adopte la traduction proposée dans Bilge 2010.

6. *Multiple* a un sens dynamique et non additionnel : « The modifier “multiple” refers not only to several, simultaneous oppressions but to the multiplicative relationships among them as well. In other words, the equivalent formulation is racism multiplied by sexism multiplied by classism » (King 1988 : 47).

Dans un second temps, souvent présenté comme le premier, apparaissent le mot et la notion d'intersectionnalité à partir de l'image du carrefour, dans les deux articles fondateurs de Crenshaw (Crenshaw 1989, 1991). Elle y répond à l'invisibilisation des femmes noires dans le féminisme blanc états-unien de l'époque, et y explique que les oppressions de genre et de race s'imbriquent et se modifient réciproquement. Cette version de l'intersectionnalité trouve son point d'origine dans la question de la race, ce que ses développements dans la recherche féministe européenne ont quelque peu effacé (Bilge 2015, 2016; Fassa, Lépinard & Roca i Escoda 2015; Lmadani & Moujoud 2012). Des critiques sont vite adressées à la notion (Chauvin & Jaunait 2015) : la nature indéfinie de la catégorie (concept, théorie, outil, méthodologie?); ses aspects complexes et universitaires desservant les pratiques de lutte; l'aspect mécaniciste de l'addition des oppressions; le risque de reconduction des catégories oppressives sous une forme essentialiste; l'affaiblissement de la notion dans la promotion des subjectivités. En France, la réception de la notion est complexe pour plusieurs raisons : l'attachement à l'universalisme des chercheuses féministes et les réticences françaises à la notion de race (Lépinard & Mazouz 2021) bloquent la diffusion et le travail de la notion jusque dans les années 2010; cause ou conséquence de cela, la recherche française prend insuffisamment en compte les travaux locaux, émanant notamment de chercheuses racisées (Lmadani & Moujoud 2012; Bilge 2016); enfin, des propositions antérieures existent, comme la notion de consubstantialité des logiques de domination avancée par Kergoat dans le cadre du féminisme matérialiste francophone dès la fin des années 1970 (Kergoat 1978, 2009; Galerand & Kergoat 2014), qui entraînent une réception critique ou partielle des thèses états-uniennes.

On peut identifier un troisième temps, appelé parfois *post-intersectionnalité* (Nash 2011; Cho 2013; Mestiri 2020), qui se caractérise par une évolution vers des questionnements liés à l'identité et au genre, au détriment de la question raciale qui en était le fondement. Le travail réflexif de Collins et Bilge est en grande partie mené en réponse à cette évolution, et Bilge revendique d'ailleurs une « intersectionnalité réflexive et critique » (2010 : 62). Émergent alors des concepts comme la matrice de domination (Collins 2000), la revendication pour l'intersectionnalité d'un statut mixte d'« enquête critique » et de « praxis », la nécessité de contextualiser les savoirs eux-mêmes et d'interroger les relations de pouvoir dans les milieux académiques, et une précaution anti-applicationniste que je qualifierais de décoloniale : éviter de poser des

grilles d'analyse non pertinentes sur certaines réalités géographiques ou culturelles (Bilge & Collins 2016 pour ces trois éléments).

L'intersectionnalité décoloniale et cosmopolite (ou post-post-intersectionnalité selon Mestiri 2020) constitue le quatrième temps. Cette version repose sur une critique épistémologique et politique des versions précédentes, considérées comme inaptes à penser la résistance et à en proposer une praxis :

Ce n'est pas simplement que l'intersectionnalité participe d'une vision coloniale du genre et de la race qui pose leur séparation et donc empêche de comprendre la domination et la discrimination au plus juste; c'est également, tout aussi fondamentalement, que l'intersectionnalité, corollairement, nous prive de saisir le sens, la portée et les modalités de la résistance contre l'oppression vécue, notamment le processus de fracturation du locus dans la dynamique de lutte (Mestiri 2020 : 111).

Les chercheuses de ce quatrième temps procèdent à une lecture décoloniale des oppressions qui joue la frontière contre l'intersection (Mestiri 2020 en particulier montre comment la frontière peut être pensée comme un lieu de résidence et non de passage, où les femmes appartenant à des mondes différents se reconnaissent dans une pratique transnationale du *care*, là où l'intersectionnalité leur propose plutôt un partage des dominations), les mondes contre les catégories et la multiplicité pluriverselle contre le schéma marge/centre (Lugones 2003, 2011), la prise en compte du local et de l'identité personnelle contre le nouvel universalisme du « global » (Mestiri 2020), et la possibilité des résistances contre le centrage sur les oppressions (Mestiri 2020; Mohanty 2009; Lugones 2010).

1.2. Une praxis intersectionnelle. Contre-hégémonie et émancipation

L'AD telle qu'elle se pratique en France est née avec des travaux sur la domination de classe et les recherches sur la vulnérabilité, les stigmatisations, les dominations de genre, pour ne citer que quelques exemples, se sont multipliés ces dernières années. Si l'on estime que la perspective intersectionnelle y est nécessaire, avec quelle version travailler dans un paysage français particulier, constitué de plusieurs approches parfois antagonistes?

Je choisis de réfléchir à partir de la version décoloniale de l'intersectionnalité proposée dans les deux derniers temps, qui fait plus à mon sens qu'articuler intersectionnalité et décolonialité, mais subsume la

première sous la seconde, en fournissant le cadre le plus adéquat pour rendre compte de la manière dont les sujets inventent des dispositifs émancipatoires au cœur même des situations minoritaires. Comme le précise Bilge, « la grille décoloniale reconceptualise la logique de l'intersection » en répondant à la question de la résistance (2016 : 111).

Je parlerai donc d'intersectionnalité décoloniale que je définirai à partir de traits qui garantissent sa mobilisation en AD ; c'est donc une notion travaillée pour l'AD que je propose ici, et non une définition générale.

Une praxis. À la suite de Bilge, je considère l'intersectionnalité décoloniale comme une praxis, c'est-à-dire une activité de transformation pratique de la société appuyée sur une théorie à dimension sociale et/ou politique : « Penser l'intersectionnalité comme praxis permet une meilleure articulation de sa spécificité comme mode de production de savoir, qui dépasse l'opposition usuelle entre théorie et pratique, et l'inscrit dans le champ des savoirs engagés aux visées transformatrices et émancipatrices » (Bilge 2016 : 81). Mobiliser l'intersectionnalité en AD veut dire penser ou repenser l'appareil théorique et méthodologique de la discipline avec une dimension émancipatrice, visant non seulement à comprendre et rendre compte scientifiquement des inscriptions discursives des régimes d'oppression mais également à recenser ou proposer des dispositifs langagiers permettant l'autonomie du sujet, voire sa liberté.

La prise en compte des multiplicités du sujet. La question du sujet est centrale et fondatrice en AD et on peut en gros distinguer deux conceptions courantes dans les travaux actuels : celle issue de l'AD dite française menée dans les années 1970 et 1980 par des chercheuses autour de Pêcheux, qui promeut, à partir des références marxistes et freudo-lacaniennes, un sujet divisé, habité par des déterminismes socio-historiques et psychiques ; celle, moins marquée épistémologiquement, d'un sujet conscient et intentionnel progressivement amené par l'élargissement de l'AD aux champs de la pragmatique, de l'interactionnisme, des études médiatiques, contemporaines d'un effacement progressif des références marxistes et lacaniennes ainsi que de l'articulation avec l'histoire. Mais pour tout dire, la question du sujet n'est plus centrale dans les travaux en AD en France actuellement, où elle est rarement posée en tant que telle : la majeure partie des travaux portent sur le seul « fil du discours » (l'expression est de Marandin), c'est-à-dire les seuls éléments langagiers, au détriment de leur articulation avec ce qui relève de l'interdiscours et du préconstruit, dans le dispositif d'origine proposé par Pêcheux et son groupe, perspective renforcée par le traitement quantitatif des

énoncés. L'intersectionnalité décoloniale, au contraire, la repose cruciallement et tente de rendre compte, non plus de la division du sujet, mais de ses positions simultanément multiples. La multiplicité intervient à deux niveaux : celui des catégorisations externes au sujet assignées par la société (selon le stéréotype, une personne peut-être à la fois femme, noire et pauvre) ; mais également celui des catégories internes au sujet, qui doit gérer ce que Mestiri appelle une « coïncidence des contraires ». Elle donne l'exemple d'une femme noire universitaire, qui serait *à la fois* noire et non noire car blanchie par son statut académique, multiplicité interne qui met en échec la notion même d'intersection.

Un cadre pluriversaliste. J'emploie le terme *pluriversaliste* à la suite du groupe M/C/D (Modernité/Colonialité/Décolonialité), qui rassemble depuis les années 1990 des chercheur·e·s latino-américain·e·s et caribéen·ne·s autour d'une réflexion sur la dimension coloniale de la construction de la modernité et les permanences de l'hégémonie coloniale dans les structures contemporaines des sociétés. Le groupe définit le « pluriversalisme transmoderne » comme « une conception pluriverselle, interculturelle voire transculturelle de l'universalité [qui] impliquerait la re-connaissance dans leur plénitude de tous les "particuliers" afin de rendre possible l'émergence d'un nouvel et plus authentique universel à partir de la négociation et du dialogue horizontal et dans l'égalité » (Hurtado López 2017 : en ligne). La notion de « *plurivers transmoderne* (qui n'est pas simplement "universel" ni "postmoderne") » (Dussel 2009 : § 45 ; ital. de l'auteur), s'appuie sur une critique de l'universalisme imposé par la modernité débutée en 1492 (invasion des Amériques formulée en découverte) et poursuivie dans l'Europe des Lumières au détriment des cultures, langues et épistémès locales. Ce cadre est congruent avec la notion d'intersectionnalité, à partir d'objectifs communs : « La pluriversalité décoloniale, écrit Tlostanova, est donc sur bien des points parallèle à l'intersectionnalité, mais elle opère à un niveau différent – sa cible n'étant pas la constellation de la race, du genre, de la classe et d'autres asymétries de pouvoir, mais plutôt l'aberration de l'universel en soi » (Tlostanova 2015 : § 15). Il faut préciser que la pluriversalité diffère de la globalité telle qu'elle est définie par les études globales, les études décoloniales s'en démarquant par la notion de frontière notamment, comme le montre Mestiri qui fait le choix pour sa part du vocabulaire du cosmopolitisme, celui de l'intersection lui semblant non pertinent :

Le cosmopolitisme que nous appelons de nos vœux est bien plutôt celui du cosmopolitisme voyageur doté de cette « attitude joyeuse » dont parle Lugones. Proposer un féminisme cosmopolitique décolo-

nial, c'est d'abord et avant tout penser les subjectivités comme voyageuses non en ce qu'une telle pensée thématise la possibilité d'être un citoyen du monde, mais parce qu'elle permet de concevoir la figure du citoyen *des mondes*, ceux que nous traversons et que nous habitons par-delà les *frontières* (Mestiri 2020 : 144 ; ital. de l'auteur).

Dans le cadre d'« un universel qui soit pluriversel, un universel concret qui inclue toutes les particularités épistémiques dans une lutte décolonisatrice pour une socialisation du pouvoir transmoderne » (Grosfoguel 2006 : 72), la théorie du discours peut procéder à des réinvestissements : il s'agit de repenser, en les décolonisant, certaines de ses notions élaborées à partir de conceptions européennes de la théorie et de la méthode, de tenir compte de la spécificité des productions discursives locales situées dans les expériences des sujets et de proposer des concepts et outils aptes à rendre compte d'une perspective pluriverselle.

2. Contributions. Une épistémologie alternative pour réinvestir la théorie du discours

La question de la révision des pratiques de recherche, tant sur le plan scientifique qu'institutionnel, à partir de conceptions situées, intersectionnelles ou décoloniales des savoirs, est à l'ordre du jour de plusieurs disciplines des sciences humaines et sociales depuis une dizaine d'années (Sibeud dir. 2011 ; Boulbina *et al.* dir 2012 ; Martin & Roux 2015). L'analyse du discours en reste à distance pour l'instant mais elle en tire-rail pourtant un fort avantage.

2.1. Décentrer les savoirs de l'analyse du discours

L'épistémologie du point de vue a beaucoup fait dès les années 1970 pour interroger l'hégémonie masculine dans l'élaboration des savoirs, notamment en sciences physiques et naturelles (Harding 1991 ; Harding ed. 2004). À partir d'une relecture du marxisme, les théoriciennes du point de vue estiment que les savoirs sont le produit de rapports de pouvoir et que les expériences sont de meilleurs points de départ pour la science que les théories hors sol appuyées sur des positions légitimes dans l'institution (Hartsock 1987). C'est ce que recouvre la notion d'objectivité forte proposée par Harding, dans un article célèbre, « Rethinking Standpoint Epistemology: What is Strong Objectivity », récemment traduit en français (Harding 2021), qui postule que la meilleure version de l'objectivité scientifique est celle qui intègre les conditions sociales objectives des chercheuses comme point de départ de leur recherche. C'est le choix de produire une connaissance située qui permet une objectivité

forte, exigeant que « le sujet de connaissance soit placé sur le même plan critique et causal que les objets de connaissance. Ainsi ”l’objectivité forte” exige ce que nous pouvons appeler une “réflexivité forte” » (2021 : 179). Cette réflexivité forte amène donc la chercheuse à intégrer ses points de vue (*standpoints*), au sens social du terme, c’est-à-dire les positions à partir desquelles elle pense (et non ses opinions, ses goûts ou ses idéologies) à ses pratiques de recherche.

Les chercheuses du *Black Feminism* ont très tôt souligné quant à elles, on l’a vu plus haut, l’invisibilité des femmes noires tant dans le travail de recherche que dans les terrains d’enquête (Dill 1987, Ladner 1987), et proposé une « épistémologie alternative », dans laquelle des conceptions du savoir différentes des épistémologies objectivistes hégémoniques sont mobilisées, comme la sagesse, « les expériences concrètes [...] utilisées comme vecteurs de sens », l’utilisation des récits et des images, les connaissances concrètes, l’empathie, l’utilisation du dialogue pour évaluer les savoirs et l’importance de la responsabilité individuelle (Collins 2007 : 154 et ss.). Cette épistémologie alternative repose sur une prise en compte sérieuse et concrète du lien constitutif entre théorie et pratique.

Cette critique des formes de savoir hégémoniques occidentales reposant sur l’idéal de l’objectivité scientifique est largement reprise dans les travaux menés dans le champ de l’intersectionnalité comme dans le courant décolonial. Aït Lmadani et Moujoud signalent que « beaucoup de travaux français qui s’intéressent au *Black Feminism* occultent l’un des principaux fondements et enseignements de cette pensée : le lien étroit entre la praxis et la théorie » (Aït Lmadani & Moujoud 2012 : 15); Martin et Roux travaillant sur la décolonisation des savoirs comme posture de recherche alertent pour leur part sur l’allégeance des chercheuses à des concepts préconstruits considérés comme applicables *urbi et orbi*, en mobilisant les travaux de théoriciennes de l’imbrication (Mohanty 2009; Carby 2008). De son côté, Bilge promeut une « intersectionnalité critique [qui] est surtout autocritique et fait valoir la nécessité de revoir nos pratiques de recherche, d’enseignement, d’activisme et de publication (incluant nos pratiques de diffusion, de citation, de traduction et d’introduction de “nouveaux” savoirs!) » (Bilge 2016 : 102). Mestiri résume bien ce tournant épistémologique en parlant d’une « re-connection de l’épistémologie et de la production du savoir avec la localisation ethnique, sexuelle et raciale de celles et ceux qui pensent et qui parlent » (Mestiri 2020 : 17).

Comment cette re-connection, peut-elle être mise en œuvre en AD?

2.2. Situer les points de vue et les postures de recherche

Dans leur travail sur l'invisibilisation des ex-colonisées dans les travaux sur l'intersectionnalité, Ait Ben Lmadani et Moujoud interrogent les normes d'écriture académique : « Très souvent, la norme d'écriture consiste à ne donner aucune précision et à ne faire aucune analyse permettant de situer son point de vue et de se voir et voir que ce point de vue est particulier, probablement réducteur, ethnocentriste, hétérocentriste, culturaliste, masculin ou lié à une position de classe sociale » (Ait Ben Lmadani & Moujoud 2012 : 15). En AD, la neutralité de l'écriture, et de la posture de recherche qui consiste en la description et l'interprétation des énoncés, est la règle, et les chercheuses travaillent à partir d'une « épistémologie du point zéro » (Castro-Gomez 2003) qui écarte leurs expériences concrètes et leurs conditions d'existence. Cette neutralité est conforme à une représentation générale du sujet de la science héritée du modèle objectiviste des sciences naturelles, mais s'inscrit aussi dans la constitution de la discipline elle-même : un des objectifs de Pêcheux au moment de l'écriture d'*Analyse automatique du discours* en 1969 est bien de proposer un modèle qui « arracherait le discours à la subjectivité » (Maldidier 1990 : 13), objectif par ailleurs conforme au projet saussurien et qui s'inscrit comme un des principes de la discipline, qui envisage le sujet sous l'angle de la « forme-sujet » althussérienne dans un évitement constant de tout empirisme (c'est le fonctionnement imaginaire de la subjectivité qui intéresse Pêcheux, et non son déploiement discursif dans les lieux du monde). Mais en même temps, et c'est un paradoxe préoccupant, les chercheuses en AD ne cessent, sans le dire forcément, de mobiliser fortement leurs savoirs, leur(s) culture(s), leurs points de vue et leurs expériences pour accomplir le « geste interprétatif » également constitutif de la discipline (Pêcheux parlait de « lecture ») : en effet, à partir de quoi d'autre effectuer des interprétations d'énoncés reposant sur la traque des implicites et des phénomènes de mémoire discursive, l'identification des interdiscours et des intertextes, ou le repérage des polysémies et des glissements de sens ? Cette autarcie intellectuelle des chercheuses ne peut reposer que sur une position de surplomb appuyée sur la détention d'un savoir universalisable, faisant désormais l'objet de critiques intéressantes en sciences sociales, qui devraient intéresser l'AD (Lépinard & Mazouz 2019).

Un moyen de résoudre ce paradoxe et de pratiquer une recherche qui prenne en compte les praxis à leur niveau d'effectuation, c'est-à-dire celui des sujets empiriques, qui fasse aussi une place à la multiplicité simultanée dont je parlais plus haut, et qui soit véritablement

pluriverselle, est sans doute de renoncer à la position omnisciente non située de la chercheuse et à la conception abstraite d'une « forme-sujet » sans contenu expérientiel et existentiel. L'expérience directe de la chercheuse, et les modes de savoir alternatifs mentionnés plus haut constituent d'aussi bons critères interprétatifs que sa culture théorique : ce n'est pas parce que l'empirisme entre sur la scène du savoir que la validité scientifique est obligée d'en sortir.

2.3. Décentrer les technologies intellectuelles. Références et citations

Décentrer les savoirs et en situer les productrices implique de réviser les outils et méthodes de travail pour remettre en question leur contribution au système de savoir hégémonique. Je prends ici l'exemple des références et citations.

Je parlais plus haut de construire son épistémè et non de l'hériter sans questionnement : la culture disciplinaire, théorique et méthodologique, joue un rôle crucial dans cette construction et se manifeste notamment dans les références bibliographiques. Décentrer les technologies intellectuelles, c'est, dans ce domaine, encore une fois « préférer Crenshaw ». En AD française, certaines références sont omniprésentes, voire écrasantes, et servent pour traiter toutes les questions, y compris celles qui n'ont jamais été pensées par les références en question : Pêcheux, Foucault, Bakhtine, Maingueneau, Charaudeau, Kerbrat-Orecchioni, Authier restent des références dominantes aujourd'hui, toutes européennes, majoritairement masculines, fournissant les bibliographies tant d'enseignement que de recherche, occupant pour certaines le segment éditorial de l'AD en France comme à l'étranger (voir par exemple le panorama de Raus dir. 2019, très significatif à cet égard). Cet ensemble constitue un corps de savoirs hégémonique, « incontournable » selon la formule consacrée, détenu par des auteures « qu'on ne présente plus » selon une autre formule prisée dans les colloques. Il fournit, outre les références, les citations qui font désormais l'objet d'une capitalisation économique via les différents index de citations régissant les prestiges mais aussi les financements ; parler d'hégémonie n'est donc pas excessif. Cette domination, produite par le système de validation et de circulation, pose un problème à la discipline elle-même : il est difficile pour des chercheuses, en particulier jeunes, de renouveler, d'inventer ou, pire encore de contester des savoirs et des méthodes aussi bien installées ; il est difficile de leur « préférer » d'autres références. Les références dominantes sont alors reproduites, transmises,

rarement repensées et retravaillées. Par conséquent, la question de la *pertinence* des références s'efface parfois sous celle de leur *légitimité* et corrélativement de leur pouvoir de *légitimation*. Or la pertinence de l'appareil de pensée et d'analyse mobilisé pour une question, un certain type de données, l'élaboration d'un corpus particulier, est cruciale. L'exemple du genre est à cet égard représentatif : les chercheuses qui ont mobilisé l'AD française sur la question du genre l'ont considérablement retravaillée (voir Marignier 2016 sur l'interpellation de genre et la notion de « formation discursive de sexe-genre-sexualité » ; França 2018 sur la notion de formation de genre et race ; Husson 2018 sur l'articulation entre AD et linguistique populaire, Marignier 2020 sur la notion d'agency).

Pour faire bouger l'hégémonie des références, deux voies sont possibles, non exclusives l'une de l'autre : conserver la pertinence et la légitimité, c'est-à-dire retravailler les dispositifs dominants à l'aide de références contributives hors mainstream voire hors discipline qui possèdent un fort coefficient de pertinence pour l'objet choisi ; choisir la pertinence au détriment de la légitimité, en mobilisant des références hors du système hégémonique et/ou en proposant de nouveaux outils théoriques et méthodologiques. J'insiste sur ce critère de pertinence car « il ne suffit pas de se référer à des théories d'ailleurs pour décoloniser le savoir d'ici », comme le précisent Aït Lmadani et Moujoud (2012 : 17). Il ne s'agit pas de *name dropping* mais d'une véritable mobilisation des travaux mentionnés : il existe en effet une « écologie » de la référence et de la citation (Cressens 2021) à mettre en place pour assurer le critère de pertinence entre objet, discipline et posture de recherche. La chercheuse queer féministe Ahmed fait par exemple le choix radical de ne citer « aucun homme blanc » dans *Living a Feminist Life* (Ahmed 2017), soulignant que les citations constituent du matériau pour la construction des théories et qu'elles jouent un rôle important dans la production et la transmission de savoirs émancipateurs (Cressens 2021) :

Ma politique citationnelle m'a permis de donner davantage de place aux féministes qui étaient là avant moi. La citation est la mémoire féministe. La citation est une manière dont nous reconnaissons notre dette envers celles qui nous ont précédées, celles qui nous ont aidées à trouver notre chemin lorsque celui-ci était obscurci parce que nous nous étions écartées des chemins qu'on nous avait dit de suivre. Dans ce livre, je cite des féministes de couleur qui ont contribué au projet de nommer et de démanteler les institutions du blanchisme (Ahmed 2017 : 15-16 ; cité et traduit dans Cressens 2021).

Elle explique également qu'elle « cite plutôt ceux qui ont contribué à la généalogie intellectuelle du féminisme et de l'antiracisme, y compris les travaux qui ont été trop rapidement (à mon avis) mis de côté ou dépassés, les travaux qui tracent d'autres voies, des voies que nous pouvons appeler "chemins de désir" [*desire lines*], qu'on crée en déviant des voies officielles tracées par nos disciplines. » (Ahmed 2017 : 15 ; cité et traduit dans Cressens 2021). Bilge est aussi sur cette position, en définissant le blanchiment de l'intersectionnalité comme une « économie politique de recadrage et de recalibrage généalogique et thématique, dans les politiques et les pratiques de citation, qui canonisent certains auteurs et certains textes, alors que la contribution des autres est rendue invisible » (Bilge 2016 : 91).

Cette « politique citationnelle » a des implications scientifiques et épistémologiques, puisqu'elle permet de faire un pas de côté pour sortir du mainstream, et également de modifier les critères citationnels d'hégémonie au moyen de ces mêmes critères. Mon choix dans cet article est de choisir la pertinence plutôt que la légitimité, en mobilisant, avec le double objectif de décentrer l'AD et de visibiliser les chercheuses minoritaires ou peu connues en France, des références féministes, décoloniales et non blanches, choix visible dans la bibliographie ; je regrette cependant que les normes rédactionnelles de la revue *Langage & société* empêchent la mention des prénoms entiers des auteures, ce qui aurait rendu plus visible la proportion de travaux menés et traduits par des femmes par exemple, cette visibilité faisant partie du projet d'AD contre-hégémonique de ce travail.

Après avoir décrit les conditions d'une épistémologie alternative qui pourrait réinvestir l'AD, je fais maintenant des propositions de pratiques émancipatoires, à partir de l'idée d'une colonialité du discours.

3. Propositions. Colonialité du discours, dénomination, subjectivité

J'entends par « politique » ici ce qui relève des rapports de pouvoir, de la relation toujours binaire entre minoritaire et majoritaire, opprimée et oppresseur. L'AD française est née politique : présenter cette dimension comme une forme de réinvestissement de la discipline peut donc paraître ironique, ou, pire, témoigner d'une bien grande ignorance. Mais, d'une part, l'AD s'est largement dépolitisée en constituant un corpus disciplinaire mainstream à partir des années 1990 (comme le montrent Guilhaumou 2005 ; Courtine 2013 ; Dufour 2013, qui insistent sur l'homogénéisation consensuelle, la disciplinarisation

et l'institutionnalisation de l'AD, et pour Courtine, son désancrage de l'histoire et sa dilution dans les études médiatiques par le biais de la publication de manuels dans les années 1980 et 1990 et de dictionnaires dans les années 2000⁷); d'autre part le politique a toujours résidé dans ce qui était nommé les « extérieurs du discours », les formes du discours étant porteuses de l'idéologie, ce qui est différent. Les notions de préconstruit et d'articulation des énoncés par exemple, ou celle de formation discursive, constituent des points linguistiques d'ancrage de l'idéologie, où s'inscrit l'interpellation, mais sont dotées d'une dimension généraliste abstraite, présentées comme applicables à différents corpus, sans ancrage dans les spécificités d'une situation politique impliquant notamment la question raciale et coloniale, celle du genre ou d'autres dimensions productrices d'oppression.

3.1. La colonialité du discours

C'est en cela qu'il me semble que le politique tel qu'il intervient dans la notion mérite d'être réinvesti dans les catégories d'analyse de l'AD. Certaines d'entre elles, comme la dénomination, le discours rapporté, les formes du dialogue, peuvent installer dans les discours une hiérarchie entre les paroles, positions ou valeurs des dominantes au détriment de celles des dominées, en particulier sur le plan de la race. Je propose à leur propos de parler de colonialité du discours.

La colonialité est un concept défini dans les années 1990 par le groupe M/C/D, qui concerne d'abord les trois grandes catégories du pouvoir, du savoir et de l'être, auxquelles s'est ajoutée celle du genre. Ces catégories sont fortement dépendantes de leur dimension langagière, puisqu'elles sont élaborées dans les discours produits dans les sociétés, les mémoires et les relations humaines; il est donc pertinent de penser que le discours lui-même est informé et structuré par la colonialité, qui touche toutes les dimensions de la vie humaine. La colonialité de l'être,

7. Dans « La seconde disparition de Michel Pêcheux », qui est la réécriture d'une communication prononcée au premier colloque SEAD (Seminário de estudos em análise do discurso) en hommage à Michel Pêcheux en 2003, Courtine insiste sur la séparation de l'AD d'avec l'histoire : « Cet oubli supplémentaire, l'effacement de la dimension historique dans l'AD, a des conséquences considérables, qui expliquent pour une bonne part la désaffection vis-à-vis du travail de Pêcheux. J'en avais exprimé le sentiment il y a quelques années en constatant que se développait alors sous le terme d'AD des descriptions du fil du discours, effectuées d'un point de vue formel, interactif ou conversationnel qui, dans la plupart des cas, avaient d'ores et déjà abandonné purement et simplement l'articulation des séquences discursives avec les conditions historiques de leur production » (Courtine 2013 : 7).

notion formulée par Maldonado-Torres (2007, 2014), explique l'émergence d'un sujet déshumanisé, inscrit dans un sens commun colonial. Cette notion est particulièrement congruente à une perspective discursive intersectionnelle qui privilégie les multiplicités du sujet et de ses expériences, car élaborée avec une dimension langagière explicite :

Si la colonialité du pouvoir et la colonialité du savoir nous renvoient respectivement au réseau constitué par les formes modernes d'exploitation et de domination, et au rôle de l'épistémologie dans la reproduction des régimes de pensée coloniaux, la colonialité de l'être se réfère pour sa part à l'expérience vécue de la colonisation et à son impact dans le langage (Maldonado-Torres 2014 : 138).

Je propose la définition suivante : la colonialité du discours désigne la dimension oppressive déployée par les locutrices dans leurs productions discursives, dimension qui décline différentes formes de domination appuyées sur les rapports de race, de l'exploitation à la déshumanisation en passant par l'invisibilisation et la stigmatisation. Cette dimension oppressive passe par un répertoire étendu de dispositifs langagiers et discursifs. L'ensemble forme un système de sens qui organise l'ensemble de la société, à partir de l'expérience et de la mémoire de la colonisation, tant au Nord occidental que dans le Sud global. La colonialité du discours concerne tous les discours, y compris le discours scientifique.

Dans ce système de sens, je choisis les deux exemples de la dénomination et de la subjectivité, qui me semblent de bons laboratoires pour montrer que les mécanismes d'oppression ne constituent pas des extérieures du discours mais sont bien inscrits en langue et en discours.

3.2. Praxis dénominatives

La dénomination⁸ constitue un champ d'investigation important en AD française. J'ai proposé une recension des principaux collectifs sur la question entre 1990-2010 (revues, actes, ouvrages) pour montrer que les perspectives y étaient très généralement non situées, les analyses étant menées à partir des items lexicaux et des énoncés, sans prise en compte des conditions d'existence des locutrices (Paveau 2018). Souvent menés sur des corpus de presse, dont les extraits sont dotés de métadonnées ne donnant pas les identités et situations des journalistes ou des locutrices, ces travaux s'inscrivent dans le cadre logocentrique de l'AD française

8. J'englobe sous ce terme les questions de la nomination, de la désignation, et plus généralement de la présentation de soi, qui impliquent aussi des travaux à la croisée de l'analyse du discours, de la sociolinguistique et de l'anthropologie linguistique.

mainstream. Dans ce vaste champ d'étude, on note cependant un intéressant problème d'asymétrie. La question de l'autonomination, de plus en plus traitée ces dix dernières années, dans des travaux avec un assez fort coefficient sociologique ou anthropologique, entraîne naturellement une prise en compte du sujet et de ses conditions d'existence (par exemple Greco 2011 sur les homoparents; Chetcuti 2012 sur les lesbiennes; Canut 2018 sur les migrantes; Greco 2012 et 2018 sur les drag kings); dans ces études, ce sont de véritables praxis dénominatives qui sont prises en compte, et non seulement leurs produits finis, les éléments langagiers. Mais la question de l'hétéronomination (qui n'est d'ailleurs, de façon intéressante, pas posée avec ce mot), c'est-à-dire la dénomination de l'autre (qu'elle soit notre autre ou que nous soyons le.a sien-ne), semble écarter cette question du sujet et de ses contextes, comme celle des personnes ou objets dénommés : le sujet devient transparent et l'autre est un objet traité en troisième personne par l'analyste, à travers les items lexicaux qui le nomment (voir le corpus d'étude de Paveau 2018). Dans les deux types d'analyse cependant, l'expérience, la mémoire et la culture du sujet qui fait acte de dénomination, comme ceux de l'analyste linguiste, jouent évidemment un rôle important. Une approche intersectionnelle décoloniale intégrera ces dimensions et posera par exemple la question du pouvoir exercé par le sujet nommant.

Dans cette perspective qui met du politique dans le linguistique et des conditions réelles d'existence dans le contexte, je présente succinctement et à titre programmatique trois propositions pour rendre compte des praxis dénominatives oppressives ou émancipatoires.

L'antonomase oppressive. J'appelle antonomase oppressive (Paveau 2016) le fait de nommer une personne appartenant à une catégorie minoritaire à l'aide du nom d'une personne appartenant à une catégorie majoritaire, selon les critères de genre et de race notamment. Il s'agit de segments du type *Vénus hottentote* (surnom de Saartjie Baartman) ou *Cousteau africain* (pour désigner l'écologiste sénégalais Haïdar El Ali), ou encore *le James Ellroy gabonais* (surnom du romancier Janis Otsiemis), construits selon des schémas variés, mais qui tous invisibilisent une personne/femme non blanche, au profit d'une célébrité ou d'une référence culturelle occidentale blanche. Parler seulement de nom propre modifié ne suffit pas à rendre compte des enjeux de ce type de forme, passées dans la doxa lexicale francophone : une prise en compte des situations des locutrices, des personnes nommées et des personnes dont le nom est emprunté montre que dans ces formes s'inscrit la colonialité du discours.

La justesse lexicale. J'appelle justesse lexicale le fait de mobiliser des dénominations conformes à une vérité du monde reconnue collectivement et intersubjectivement, à une mémoire discursive partagée et enfin à un principe de décence discursive (Paveau 2013). Cela implique de pratiquer une forme de *care* lexical pour nommer les autres que soi, en particulier dans des situations asymétriques, de violence, d'oppression. La justesse lexicale implique par exemple d'interroger des versions lexicales inégales voire oppressives du monde (par exemple le mot *américaine*, si persistant à l'université et en recherche, qui inscrit de la domination dans la langue, en y effaçant les autres réalités géographiques que les États-Unis⁹, ou le mot *anglo-saxonne* dans lequel on peut voir du racisme). Elle implique aussi de nommer les autres conformément à leur « *self definition* », que Collins définit comme « *a journey from internalized oppression to the "free mind"* » (Collins 1990).

La désépécification lexicale. La désépécification lexicale¹⁰ consiste à remplacer un mot chargé idéologiquement, lesté de conflictualité, voire tabouisé, par un pseudo-synonyme ou un hypéronymie, de manière à rendre son contenu de sens et surtout son référent moins spécifiques et socialement acceptables. C'est par exemple le cas des mots *ethnie* et *diversité*, qui sont parfois préférés en France au mot *race*, particulièrement problématique, et dont l'emploi, parfois considéré comme raciste, est fortement contesté. On lui substitue alors des mots et notions appartenant à d'autres champs, comme *ethnie* ou *communauté ethnique*, *culture*, *civilisation*, *origine*, *diversité*.

Je développe ici l'exemple du mot *diversité*, synonyme englobant de nature hypéronymique. Dans ses usages actuels, par exemple dans des expressions comme « issue de la diversité » ou « charte de la diversité » ou encore « politique de la diversité », le mot apparaît comme lié aux origines migratoires, référant aux « minorités visibles ». Cet emploi résulte d'une désépécification de la question raciale, comme le montre Dhume qui explique que dans les années 2000, la notion de discrimination raciale disparaît progressivement des programmes de politique de la ville en France. Il souligne « le passage de la problématique de la discrimination raciale à ce qui va devenir la diversité » en notant un « effacement progressif

9. Les chercheuses et militantes décoloniales ont par exemple choisi d'utiliser le mot cuna *Abya Yala* pour désigner le continent sud-américain.

10. La notion de désépécification est utilisée en science politique pour désigner le fait qu'un phénomène ou un état de fait, comme la guerre, perd ses spécificités et devient difficilement identifiable.

de l'idée de discrimination *raciale*» au profit de la mise en exergue d'autres types de discriminations envers les handicapées par exemple, et la mise en avant de la lutte pour l'égalité professionnelle (Dhume 2012 : 4). *Diversité* apparaît donc comme une expression lexicalement déspecifiée de *race*. Les chercheuses du paradigme intersectionnel décolonial l'ont souvent noté : Bilge parle de « confusion » de la race avec la diversité (Bilge 2015), et, le même phénomène se produisant en anglais, Nash souligne la dépolitisation de la notion : « Where diversity is a project of including bodies, intersectionality is an antisubordination project, one committed to foregrounding exclusion and its effects » (Nash 2019 : 24). Et Ahmed consacre un long texte à cette notion, sous des angles bien proches de l'analyse du discours, dans lequel elle défend le même type de position (Ahmed 2019). Considérer certaines praxis dénominatives de locutrices comme praxis de déspecification lexicale me donc semble un moyen de maintenir une perspective critique en analyse du discours, ouvrant sur des possibilités émancipatoires.

3.3. Praxis subjectives

Je l'ai rappelé plus haut, l'AD française a exclu le sujet au profit de la « forme-sujet », pour de bonnes raisons : juste mise à l'écart de la question de l'intentionnalité, inatteignable par l'analyse linguistique et toujours spéculative, éviction de la subjectivité comme donnée personnalisée non généralisable donc peu conforme aux critères de scientificité, circonscription de l'objet de l'AD qui est le discours et non les locutrices, et enfin délimitation des conditions de production des discours comme tissu historico-social constituant les extérieurs du discours, et non leurs « intérieurs ». Or, la perspective intersectionnelle décoloniale impose la prise en compte du sujet, de ses conditions d'existence, de son statut fractionné et multiple, et de ses positions. De surcroît, le sujet de l'intersectionnalité décoloniale possède une dimension individuelle : le féminisme décolonial n'est pas global, mais repose sur des entreprises individuelles, la déconstruction de l'universalité hégémonique ne pouvant se faire qu'à partir des expériences différenciées des femmes (Mestiri 2020). Alors, comment faire, alors que l'AD s'est construite justement sur l'éviction des expériences subjectives au profit de la seule prise en compte des formes langagières ? Il faut trouver un moyen de prendre les choses par les expériences qui organisent les discours des locutrices et non par les seuls discours qui contiendraient des traces de ces expériences, de manière à ce qu'une AD émancipatrice tienne compte des subjectivités sans en faire le substrat de ses pratiques

d'analyse. Les expériences deviendraient alors ce qui permettrait de réinvestir le sujet sans tomber dans les apories de l'intentionnalité et de la subjectivité. L'AD pourrait mobiliser les méthodologies des disciplines sœurs que sont la sociolinguistique ou l'anthropologie linguistique, ainsi que la sociologie et l'anthropologie tout court, en faisant davantage de place aux situations, aux trajectoires de vie et aux épistémès, savantes ou ordinaires, des analystes et de leurs sujets locuteur-trice-s. C'est une position que Guilhaumou a proposée en 2004, en mettant en œuvre la coconstruction du corpus de l'AD *avec* les sujets locuteur-trice-s. Ce travail pionnier a été fraîchement accueilli, mettant sans doute en cause de manière prématurée la distinction entre le sujet de la recherche et ses objets, fussent-elles des sujets également (Guilhaumou 2004). On verra plus loin que d'autres pistes sont possibles, en particulier celle de la « subjectivité active » définie par Lugones. Il faut également trouver un moyen d'accorder à ces subjectivités un pouvoir émancipatoire, une *agency*, ce qui, comme le précise Marignier dans sa réflexion sur cette notion, constitue un problème pour l'AD :

[...] ce qui ne va pas de soi pour l'AD, c'est de penser la possibilité d'une résistance, d'une puissance d'agir, d'une *agency* donc, pour les sujets. En effet, tel qu'il est conçu en AD depuis ses origines, l'assujettissement des sujets parlants s'effectue au sein des formations discursives [...], et il y a peu d'échappatoire possible puisqu'il n'y a pas de possibilité de ne pas être sujet (et notamment sujet de son discours), selon un mécanisme circulaire (Marignier 2020 : 21-22).

Pour l'AD en effet, l'identification du sujet effectuée par l'interpellation ne lui laisse guère de possibilité de résistance, dans la mesure où elle signe son assujettissement. Mais Marignier explique cependant que, selon elle, cette possibilité de résistance est inscrite dans la dernière communication de Pêcheux, qui mentionne un « bougé dans les filiations socio-historiques d'identification » (Pêcheux 1983), événement permettant que l'identification dysfonctionne, et que le sujet, par conséquent, ait une possibilité de résistance. La question reste cependant posée concernant l'analyse : comment saisir cette manifestation du sujet en restant *stricto sensu* dans les frontières du linguistique, et sans risquer de revenir vers le sujet psychologique ? Pour Marignier, ce n'est pas par l'appareil formel de l'énonciation qu'il faut passer, mais par les formations discursives, qui se reconfigurent via des modifications de l'interdiscours :

Je considère donc que l'*agency*, au niveau discursif, s'effectue quand il y a reconfiguration d'une formation discursive par changement de l'interdiscours associé. On considère alors l'*agency* comme une sail-

lance, comme le moment où quelque chose émerge, comme un événement (il n'y a jamais de répétition de l'*agency* à l'identique – la répétition interpellante étant caractéristique du mode normal de fonctionnement de la FD). (Marignier 2020 : 27-28).

Ce faisant, il me semble que Marignier conserve un élément bloquant pour une véritable prise en compte des expériences des locutrices en analyse du discours : le logocentrisme de l'AD, qui maintient l'idée, ou l'illusion, d'une autonomie des mots et des discours dans la production du sens, et ne permet pas de prendre la colonialité du discours. Or, ce ne sont pas les mots qui parlent mais bien les gens, et cette remarque peut-être simpliste mais fondamentale me pousse à réinstaurer les sujets et leurs subjectivités multiples dans l'analyse des discours. Les féministes décoloniales fournissent des contributions intéressantes pour faire ce travail, en insistant sur les multiplicités des sujets, leur appartenance à plusieurs mondes donc à plusieurs régimes d'expérience. À Pêcheux, je vais préférer Lugones et Bacchetta.

La subjectivité active. Dans son ouvrage de 2003, *Pilgrimages/Peregrinaje*, Lugones propose plusieurs notions alternatives aux conceptions dominantes du sujet, en particulier le sujet individuel et intentionnel de la psychologie et le sujet tacticien proposé par Certeau pour décrire les possibilités des faibles dans une société régie par la stratégie des institutions et des systèmes forts. Au sujet traditionnel elle reproche son incapacité à combattre des fonctionnements collectifs systémiques, et au sujet tacticien son statut interchangeable de dominé qui ruse avec la domination sans véritablement s'y opposer (Lugones 2003, chap. 10, « Tactical Strategies of the Streetwalker »). Pour cerner une « subjectivité de résistance », elle propose la notion de « subjectivité active » (« *active subjectivity* »), qui est sa version de l'*agency*, et qui se caractérise par un recours à la sensibilité et aux émotions, ainsi qu'à un partage intentionnel intersubjectif, les sujets étant liés dans et par les mondes qu'ils habitent. On voit que cette problématique est tout à fait analogue à celle que pose Marignier : comment penser un sujet actif dans une théorie qui privilégie son assujettissement ? La notion de subjectivité active, que Lugones reformule à l'aide d'un pronom hybride « I-->we », qui marque l'inscription du sujet dans un système relationnel social et ne le réduit pas à sa subjectivité individuelle, est particulièrement intéressante pour rendre compte en analyse du discours des énoncés à partir du point d'énonciation situé des sujets, et non des discours sous la forme d'éléments langagiers extraits de leurs environnements. Ceux-ci, qui restent les objets d'analyse des linguistes, voient leurs sens et enjeux

questionnés par rapport aux expériences, aux relationalités et aux mondes traversés par les sujets, structurés par la colonialité du discours.

Les co-formations. Cela n'implique pas l'abandon des formations discursives; une proposition de Bacchetta permet de situer le sujet dans un plurivers, et de rendre compte de son appartenance simultanée à plusieurs réalités, et, partant, à plusieurs « co-formations » :

Nous pouvons définir les *co-formations* comme une façon de penser diverses combinaisons de relations *contextuelles* de pouvoir, telles que le genre, la sexualité, le racisme, les classes, la caste, le handicap ou le spécisme. Elles ont chacune leur intensité et leur densité, leurs dimensions, fractures et ouvertures. La notion de *co-formations* n'est pas un moyen de relier les relations de pouvoir séparées, mais plutôt une invitation à conceptualiser toute relation de pouvoir comme un effet de multiplicités. Ainsi, par exemple, je considère le genre non pas comme une *formation*, telle que beaucoup de féministes poststructuralistes tendent à le penser, mais plutôt comme une *co-formation* constituée de nombreux rapports de pouvoir (comme la sexualité et le racisme, entre autres), ainsi que par des *co-productions* [...] comme le capitalisme et le colonialisme mondial. Les *co-formations* et leurs composantes fractales sont des forces actives (Bacchetta 2015 : § 27).

La notion de co-formation permet d'éviter certaines limites de l'intersectionnalité, par exemple le fait que « le pouvoir et les sujets ne sont pas toujours considérés en-dehors des sites d'intersection, d'articulation ou de configuration nodale » (Bacchetta 2009 : § 17). Parler de co-formations en effet, c'est envisager que les pouvoirs « effectu[e]nt des micro-circulations, se forment de manière indissociable, se transforment synchrétiquement et opèrent de concert pour produire tous les sujets, les conditions matérielles, les conduites et les objets existants » (Bacchetta 2009 : § 17). Mais c'est aussi prendre en compte les manifestations invisibles du pouvoir (ce que ne permet pas forcément l'intersectionnalité), en le considérant comme un principe organisateur de l'ensemble social. Les notions de co-formation et de co-production sont particulièrement intéressantes pour une AD contre-hégémonique, dans la mesure où elles permettent, d'une certaine manière, de décentrer la formation discursive marxo-freudienne pour la mobiliser dans une épistémè décoloniale de résistance.

Conclusion

L'objectif de cet article était triple : proposer une mise en contact entre l'AD et des courants de pensée et concepts contemporains qui travaillent avec fécondité les sciences humaines et sociales en France;

décrire les conditions d'une épistémologie alternative à même de décentrer les savoirs et les technologies intellectuelles de la discipline; suggérer des manières de retravailler son appareillage théorique permettant de prendre en compte dans l'analyse linguistique les conditions d'existence des sujets tant collectives qu'individuelles et leurs voyages d'un monde à l'autre dans le cadre d'un plurivers. En détaillant la manière dont on peut intégrer la notion de colonialité du discours au traitement de la dénomination et du sujet, j'ai voulu montrer que l'intersectionnalité décoloniale apporte à la théorie du discours une modification qui enrichit sa capacité explicative.

Au-delà de ces deux exemples, un chantier passionnant s'ouvre et un travail important reste à faire, qui concerne l'élaboration et la présentation des données discursives, les méthodes à mettre en place pour éviter un logocentrisme *stricto sensu* tout en conservant la nature langagière des objets, celles à inventer pour intégrer aux corpus d'énoncés la description des points de vue et des expériences des sujets comme critères de sens. L'épistémologie alternative qu'offre l'intersectionnalité décoloniale ouvre également une réflexion sur nos politiques scientifiques et citationnelles : la prise en compte d'une pluriversalité scientifique dans le choix des cadres de travail et des références bibliographiques nous amène à penser à partir de et à citer des travaux peu visibles ou ignorés, considérés comme minoritaires ou minorisés, voire non pertinents, parce qu'ils n'appartiennent pas au corps de savoirs hégémonique. L'analyse du discours ne peut que s'enrichir d'un cosmopolitisme scientifique rendant compte de la pluralité des mondes de la pensée¹¹.

Références bibliographiques

- Ahmed S. (2017), *Living a Feminist Life*, Durham/London, Duke University Press.
- Ahmed S., (2019 [2012]), « Le langage de la diversité », trad. N. Grunenwald, *GLAD!* 07. En ligne : <http://journals.openedition.org/glad/1647>
- Ait Ben Lmadani F. & Moujoud N. (2012), « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisés-es? », *Mouvements* 72, p. 11-21.

11. Je remercie Noémie Marignier et Luca Greco dont la lecture toujours fine et constructive m'ont aidée à améliorer la première version de ce texte.

- Bacchetta P. (2009), « Co-Formations : des spatialités de résistance décoloniales chez les lesbiennes “of color” en France », *Genre, sexualité & société* 1. En ligne : <http://journals.openedition.org/gss/810>
- Bacchetta P. (2015), « Décoloniser le féminisme : intersectionnalité, assemblages, co-formations, co-productions », *Les cahiers du CEDREF* 20. En ligne : <http://journals.openedition.org/cedref/833>
- Beal F. M. (1969), « Black Women’s Manifesto; Double Jeopardy: To Be Black and Female », from Third World Women’s Alliance (New York). En ligne : <http://www.hartford-hwp.com/archives/45a/196.html>
- Bertho E. & Querrien A. (2021), Dossier « Lignes décoloniales », *Multi-tudes* 84.
- Bilge S. (2010), « De l’analogie à l’articulation : théoriser la différenciation sociale et l’inégalité complexe », *L’Homme & la Société* 176-177, p. 43-64.
- Bilge S. (2015), « Le blanchiment de l’intersectionnalité », *Recherches féministes* 28-2, p. 9-32.
- Bilge S. (2016), « Plaidoyer pour une intersectionnalité critique non blanchie », dans Fassa F., Lépinard É. & Roca i Escoda M. (eds.), *L’intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, Paris, La Dispute, p. 75-102.
- Bilge S. & Collins P. H. (2016), *Intersectionality*, Cambridge, Polity Press.
- Bilge S. & Collins P. H. (2022 [2016]), *Intersectionnalité. Une introduction*, trad. Maistre J., Paris, Éditions Amsterdam.
- Boulbina S.L. *et al.* (dir.) (2012), « Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements* 72.
- Boussahba M., Delanoë E. & Bakshi S. (2021), *Qu’est-ce que l’intersectionnalité? Dominations plurielles : sexe, classe et race*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- Canut C. (2018), « On n’était rien que des aventuriers... Ceux qui meurent à cause de ce qu’ils désirent », dans Calabrese L., Veniard M. (eds.), *Penser les mots, dire la migration*, Louvain- La-Neuve, Academia-L’Harmattan.

- Carby H. (2008 [2000]), « Femme blanche écoute! Le féminisme noir et les frontières de la sororité », trad. Dorlin E. et Cassidy M., dans Dorlin E. (prés.), *Black feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, p. 87-111.
- Castro-Gomez S. (2005), *La Hybris del Punto Cero : Biopolíticas imperiales y colonialidad del poder en la Nueva Granada (1750-1810)*, Bogotá: Editorial Pontificia Universidad Javeriana.
- Chauvin, S. & Jaunait, A. (2015), « L'intersectionnalité contre l'intersection », *Raisons politiques* 58, p. 55-74
- Chetcuti N., Greco L. (dir.) (2012), *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Chetcuti N. (2012), « La nomination de soi, entre catégorisation et intelligibilité : penser le genre », dans Chetcuti N. et Greco L. (dir.) (2012), *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, p. 105-121.
- Cho S. (2013), « Post-intersectionality », *Signs* 38-4, p. 385-404.
- Collins P.H. (1990), *Black Feminist Thought: knowledge, consciousness, and the politics of empowerment*, New York, Routledge.
- Collins P.H. (2007 [1989]), « La construction sociale de la pensée féministe noire », trad. Robatel A., dans Dorlin E. (prés.), *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain 1970-2000*, Paris, L'Harmattan, p. 135-175.
- Cooper A. J. (1990), *A Voice From the South*, Oxford, Oxford University Press.
- Courtine J.-J. (2013), « La seconde disparition de Michel Pêcheux », *Décalages* 1-4. En ligne : <https://scholar.oxy.edu/handle/20.500.12711/12915>
- Crenshaw K. (1989), « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex: A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, p. 139-167.
- Crenshaw K. (2005 [1991]), « Cartographie des marges : Intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes de couleur », trad. O. Bonis, *Cahiers du genre* 39, p. 51-82.

- Cressens A. (2021), « Quelle écologie féministe de la citation ? », conférence au séminaire « Théories du discours » de M.-A. Paveau, Université Sorbonne Paris Nord, 3 avril.
- D'Almeida A. M. & Autin G. (dir.) (2019), dossier « Décolonialité(s) : dialogues théoriques et expérimentations », *Possibles* 43.
- Dhume F. (2012), « De la reconnaissance à l'effacement. La politique française de lutte contre les discriminations et la question raciale », dans Boggio Ewanje-Epee F. et Magliani-Belkacem S. (coord.), *Race et capitalisme*, Paris, Syllepse, p. 51-66.
- Dill B. T. (1987), « The Dialectics of Black Womanhood », in Harding S. (ed.), *Feminism and Methodology. Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press, p. 97-108.
- Du Bois W. E. B. (1994 [1903]), *The Souls of Black Folk*, New York, Dover.
- Du Bois W. E. B. (2005 [1920]), « The souls of white folks », *Darkwater: Voices from Within the Veil*, p. 22-36.
- Dufour F. (2013), « L'Analyse du Discours : des gestes de lecture pour une éthique de l'émancipation », dans Conesa M. et al. dir., *Faut-il brûler les Humanités et les Sciences humaines et sociales?* Paris, Michel Houdiard Éditeur, p. 194-205
- Dussel E. (2009), « Pour un dialogue mondial entre traditions philosophiques », *Cahiers des Amériques latines* 62-3, p. 111-127.
- Fassa F., Lépinard É. & Roca I Escoda M. (dir.) (2016), *L'Intersectionnalité. Enjeux théoriques et politiques*, Paris, La Dispute.
- França G. (2018), *Gênero, raça e colonização : A brasilidade no olhar do discurso turístico no Brasil e na França (Genre, race et colonisation : la brésilianité dans le regard du discours touristique au Brésil et en France)*, thèse de doctorat, Unicamp et USP.
- Galerand E. & Kergoat D. (2014), « Consubstantialité vs intersectionnalité? À propos de l'imbrication des rapports sociaux », *Nouvelles pratiques sociales* 26-2, p. 44-61.
- Greco L. (2011), « Présentation de soi et projection en contexte homoparental : la construction langagière d'un projet de famille », *Lidil* 44, p. 43-62.

- Greco L. (2012), « Un soi pluriel : la présentation de soi dans les ateliers Drag King. Enjeux interactionnels, catégoriels et politiques », dans Chetcuti N. et Greco L. (dir.) (2012), *La face cachée du genre : Langage et pouvoir des normes*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle p. 63-83.
- Greco L. (dir.) (2014), dossier « Recherches linguistiques sur le genre : bilan et perspectives », *Langage & société* 148.
- Greco L. (dir.) (2015), dossier « Genre, langage et sexualité : données empiriques », *Langage & société* 152.
- Greco L. (2018), *Dans les coulisses du genre : la fabrique de soi chez les Drag Kings*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Grosfoguel R. (2010), « Vers une décolonisation des “uni-versalismes” occidentaux : le “pluri-versalisme décolonial”, d’Aimé Césaire aux zapatistes », trad. N. Filippi et E. Hoch Delgado, dans Achille Mbembe *et al.*, *Ruptures postcoloniales*, Paris, La Découverte, p. 119-138.
- Guilhaumou J., 2004, « Un récit construit ensemble. Analyse de discours », dans Mésini B., Pelen J.-N., Guilhaumou J., 2004, *Résistances à l'exclusion. Récits de soi et du monde*, Marseille, Publications de l’université de Provence, p. 269-302.
- Guilhaumou J. (2005), « Où va l’analyse de discours : autour de la notion de formation discursive », *Marges Linguistiques*, M.L.M.S. Publisher, p. 95-114.
- Harding S. (1991), *Whose science? Whose knowledge?*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press.
- Harding S. (ed.) (2004), *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual & Political Controversies*, London, Routledge.
- Harding S. (2021 [1993]), « Repenser l’épistémologie du positionnement : qu’est-ce que “l’objectivité forte” ? », trad. Brousseau C., Crespo T. et Védie L., dans Garcia M. (ed.), *Philosophie féministe. Patriarcat, savoir, justice*, Paris, Vrin, p. 129-187.
- Hartsock N. (1987 [1983]), « The Feminist Standpoint. Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans Harding S. (ed.) *Feminism and Methodology. Social Science Issues*, Bloomington & Indianapolis, Indiana University Press & Open University Press, p. 157-180.

- Hurtado López F. (2017), « Universalisme ou pluriversalisme : Les apports de la philosophie latino-américaine », *Tumultes* 48, p. 39-50.
- Husson A.-C., (2018a), *Les mots du genre. Activité métalinguistique folk et constitution d'un événement polémique*, thèse de doctorat, Université Paris 13.
- Husson A.-C. (2018b), « La contribution des théories féministes du standpoint. Pour une version forte de la perspective folk », *Les Carnets du Cediscor* 14, p. 78-87.
- Kergoat D. (1978), « Ouvriers = ouvrières? Propositions pour une articulation théorique des deux variables : sexe et classes sociales », *Critiques de l'économie politique* 5, p. 65-97.
- Kergoat D. (2009), « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », dans Dorlin E. (prés.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Puf, p. 111-125.
- King D. (1988), « Multiple Jeopardy, Multiple Consciousness : The Context of a Black Feminist Ideology », *Signs* 14-1, p. 42-72.
- Ladner J.A. (1987), « Introduction to *Tomorrow's Tomorrow : The Black Woman* », dans Harding S. (ed.), *Feminism and Methodology. Social Science Issues*, Bloomington, Indiana University Press p. 74-83.
- Lépinard É. & Mazouz S. (2019), « Cartographie du surplomb. Ce que les résistances au concept d'intersectionnalité nous disent sur les sciences sociales en France », *Mouvements*. En ligne : <https://mouvements.info/cartographie-du-surplomb/>
- Lépinard É. & Mazouz S. (2021), *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa.
- Lorde A. (2003 [1984]), *Sister Outsider, essais et propos sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme...*, trad. Calise M. C., Gonik G., Hélié-Lucas M. et Pour H., Genève, Mamamélis.
- Lugones, M. (2003), *Pilgrimages/Peregrinajes: Theorizing Coalition against Multiple Oppressions*, Lanham, Rowman & Littlefield.
- Lugones M. (2010), « Toward a Decolonial Feminism », *Hypatia* 25-4, p. 742-759.
- Lugones M. (2011 [1990]), « Attitude joueuse, voyage d'un "monde" à d'autres et perception aimante », *Les cahiers du CEDREF* 18. En ligne : <http://journals.openedition.org/cedref/684>

- Maldonado-Torres N. (2007), « On the Coloniality of Being », *Cultural Studies* 21:2-3, p. 240-270.
- Maldonado-Torres N. (2014), « À propos de la colonialité de l'être : contributions à l'élaboration d'un concept », trad. Bourguignon Rougier C., dans Bourguignon Rougier C. et al. (eds.), *Penser l'envers obscur de la modernité : une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, p. 134-176.
- Marignier N. (2016), *Les matérialités discursives du sexe. La production du genre dans les discours sur les sexes atypiques*, thèse de doctorat, Universités Paris 13 et Sorbonne nouvelle.
- Marignier N. (2020), « Pour l'intégration du concept d'*agency* en analyse du discours », *Langage & société* 170, p. 15-37.
- Martin H. & Roux P. (2015), « Recherches féministes sur l'imbrication des rapports de pouvoir : une contribution à la décolonisation des savoirs », *Nouvelles Questions Féministes* 34, p. 4-13.
- Mohanty S. (2009 [1984]), « Sous le regard de l'Occident : recherche féministe et discours colonial », dans Dorlin E. (éd.), *Sexe, race, classe. Pour une épistémologie de la domination*, Paris, Puf, p. 149-182.
- Mestiri S. (2020), *Élucider l'intersectionnalité. Les raisons du féminisme noir*, Paris, Vrin.
- Nash J. (2011), « Practicing Love: Black Feminism, Love-Politics, and Post-Intersectionality, *Meridians* » 11-2, p. 1-24
- Nash J. (2019), *Black Feminism Reimagined after Intersectionality*, Durham and London, Duke University Press.
- Pignot L. & Saez J.-P. coord. (2020), dossier « Pour un autre récit de la diversité », *L'Observatoire* 56.
- Paveau M.-A. (2006), *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- Paveau M.-A. (2013), *Langage et morale. Une éthique des vertus discursives*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Paveau M.-A. (2012), « Réalité et discursivité. D'autres dimensions pour la théorie du discours », *Semen* 34, p. 95-115.

- Paveau M.-A. (22/07/2016), « Le blanc du noir. De l'emploi oppressif du nom propre », *La pensée du discours* [carnet de recherche]. En ligne : <https://penseedudiscours.hypotheses.org/14558>
- Paveau M.-A. (2017), *L'analyse du discours numérique. Dictionnaire des formes et des pratiques*, Paris, Hermann.
- Paveau M.-A. (2018), « Le genre : une épistémologie contributive pour l'analyse du discours », dans Husson A.-C. et al. dir., *Le(s) genre(s). Définitions, modèles, épistémologie*, Lyon, ENS Éditions, p. 79-95.
- Paveau M.-A. (2019), « La linguistique hors d'elle-même. Vers une postlinguistique », *Les carnets du Cediscor* 14, <https://journals.openedition.org/cediscor/1478>
- Pêcheux M. (1983), « Le discours : structure ou événement? », dans Malidier D. (prés.) (1990), *L'inquiétude du discours*, Paris, Éditions des Cendres, p. 303-323.
- Quemener N. (2020), « Trouble dans l'intersectionnalité : enjeux définitionnels et méthodologiques », *L'Observatoire* 56, p. 42-44.
- Raus R. (dir.) (2019), *Partage des savoirs et influence culturelle : l'analyse du discours « à la française » hors de France*. Essais francophones 6, GERFLINT.
- Sibeud. E. (dir.) (2011), dossier « Décolonisation et sciences humaines », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines* 24.
- Tlostanova M. (2015), « Toutes les femmes sont russes, tous les Caucasiens sont des hommes? Intersectionnalité, pluriversalité et les autres genre-s des frontières eurasiennes », *Les cahiers du CEDREF* 20. En ligne : <http://journals.openedition.org/cedref/830>
- Vergès F. (2019), *Un féminisme décolonial*, Paris, La fabrique.